

Louis Coiffier (1888-1950)

Louis Coiffier est né en 1888 à Louze, un petit village de la Haute-Marne. Son père était maçon, sa mère tenait une épicerie. Son oncle instituteur voulut en faire un enseignant. Il y réussira avec beaucoup de mal. Louis enseigne dans différents postes. Il vient ensuite en Côte d'Or. Il exerce son métier dans le secteur d'Arnay-le-Duc et de Liernais : à Suze, à Blanot, à Villiers-en-Morvan, à Essey, à Arconcey. En 1925 il divorce puis épouse en 1929 Germaine Guyot originaire de Corancy, institutrice elle aussi est veuve de Maurice Schellenberger. Elle a un fils de six ans, Jean, qui sera adopté par Louis. Il sera fusillé à l'âge de vingt ans en 1942. Une fille, Colette, est née de cette union.



Louis Coiffier s'est passionné pour le Morvan. Il a écrit un roman *Morvan Terre d'Amour*, des histoires *Histoires de Chez Nous*, beaucoup de poèmes dont certains en morvandiau : *Les voix du foyer*, *Par les sentiers fleuris* et *Notre cœur saignant* à la mémoire de Jean. Des quantités d'écrits sont restés inédits.

Louis Coiffier termine sa carrière d'instituteur à [Villy-en-Auxois](#). Il meurt en 1950 et repose comme il l'avait souhaité dans le cimetière de Corancy (Nièvre). Sur sa tombe, on peut lire ces quatre vers dont il est l'auteur :

« Le poète a laissé son verre !

Exaucez-là son dernier vœu :

Quelques fleurs et deux pieds de terre

Le poète est content de peu. »

L'Ozerain

Petit ruisseau qui prends ta source
Au coin du bois de Saint-Mesmin
La coupe où tu pars pour ta course
Est grande comme un creux de main.
Tu serpentes les collines,
En folâtrant tout au travers,
Parmi les herbes qui câlinent
Tes bords si frais et toujours verts,
Tu muses, tu coules à peine
Mais tu t'enfuis vers le moulin
Vers la vallée de Sainte Reine
Avec un reflet opalin.
Tu cours au fond des précipices,
Tu veux voir beaucoup de pays
Et tu laisses tes écrevisses
À Chevannay, voire à Villy.
Oui, tu te crois grande rivière,
Tu veux passer sous tous les ponts,
Tu te gonfles, tu fais la fière
Auprès des filets d'eau des « monts ».
Enfin te voilà plus que Reine
Au pied de Vercingétorix
...Et tu meurs, hélas dans la Brenne :
Voilà ton jardin de Chloris !
Pauvre Ozerain !

Nos morts vous parlent

Nous, les morts de Verdun, d'Ypres et de la Marne.
Nous avons tous frémi dans nos obscurs tombeaux
Quand le canon tonna, avant qu'il ne s'acharne sur nos calmes cités, nos paisibles hameaux

Car nous étions tombés pourtant dans la mêlée
Afin que nos drapeaux, dans le vent triomphant
Claquent fier et joyeux sur les douces allées
Où joueraient dans la paix, tous nos petits enfants
Vous avez cru Français, à la Paix éternelle
À la douceur de vivre, à la Fraternité

Mais vous ne saviez pas que la guerre cruelle
Depuis toujours pourchasse, sans fin l'humanité
L'Europe à cru mourir, et tout humble village
À vu le ciel s'ouvrir, et les champs pleins de trous.
Nos fils sont comme nous tombés sous la mitraille
Car leurs fusils brisés s'échappaient de leurs mains.

Et la France trahie, allait à la bataille
Sans armes, sans la foi qui soutient les humains
Mais la voix, voix d'un noble enfant de Gaule a réchauffé les cœurs, des héros étonnés
Et c'est à votre appel, O Général de Gaulle
Que le mot Résistance, un jour chez nous est né.

Alors de tous les coins, dans les humbles chaumières
Dans la ville courbée au joug de l'opresseur.
Une faible lueur et puis une lumière
Vous a tous rassemblé, uni, frères et sœurs.

Vous avez préparé les lendemains qui durent.
Forgé la délivrance en dépit des bourreaux.
La prison vous guettait, la geôle, et la torture.
Et le sang des Martyrs roulaient en larges flots.

Et nous t'avons enfin, reconnue O Patrie,
Mère de nos aïeux, et fille des douleurs
Aujourd'hui notre voix depuis longtemps muette
Vous dit, Oui ! C'est la France Éternelle qui vit
Aimez la, Servez la bien, enfants ! La tempête
s'éloigne, et la Paix brille à vos grands yeux ravis
Faites la sûre et belle, pour que l'Aurore si pure
que nous voulions ! Déjà là bas, le flambeau luit
Et certains des espoirs qui dans nos cœurs murmurent

Nous nous rendormirons, contents dans notre nuit.

Écrit par Louis Coiffier le 1^{er} novembre 1944.

Raibacherie d'veille

Ben. oui. j'vous l'dis. i *dvros* ét' morte.
Ai quoi qui sart. ai c' t'heure iqui ;
V n'y *vois* gatte. y n'seus pus forte.
V n'peux pus quasiment dreumi !
Pourquouè qu'c'ost far' qu'on *vint* su' tarre
Pou' pouégner deur. qu'ment des forçats.
Avouer des maux. ben d'lai misare.
Ein tas de *niods* ou de *ch'tits* gars!
Ai c' t'heure y n'seus pus qu'ein'ga,ireille
Ein embairras. ein' *prop'* ai ran ;
V *n'ai* pus ni gairçon. ni feille.
V peux ben m'en ailer la-vant !
la-vant. laivou c' qu'y r' trouverai p'tête
Mon hom-me. les nont's que sont *pairtis* ;
V n'seus pus ran, ran qu'ein' veill' bête ;
Vai ben drouet ai mon *Pairaidis* 'l
V seus sordal' tot qu'ment ein' pièche.
V n'tins pus sus mes queuch'. s'rèment ;
y m'éteins qu'ment ein' lamp' sans mouéche
V n'en peux pus. y n'sart ai ran !

Glossaire :

dreumi : dormir

Jar' : faire

gaireille : guenille

laivou : où

la-vant : là-bas

mouéche : mèche

niods : petits

nont's : nôtres

pièche : pioche

pouégner : peiner, souffrir

queuch' : cuisse

qu'ment : comme

ran : rien

sart : sers

seus : suis

sordal' : sourde

s'rèment : assurément

tarre : terre

veille : vieille